



Art et spiritualité chez les Dominicains bordelais du Grand Siècle

Laurent Coste *

Dans le diocèse de Bordeaux, comme dans le reste du royaume de France, le Grand Siècle est marqué par le renouveau catholique et la mise en œuvre de la Réforme tridentine. Comme l'ont montré les travaux de Bernard Peyrous et de Philippe Loupès¹, le clergé bordelais, sous la direction de prélats énergiques, s'attache à rénover ses structures ecclésiastiques et à mieux instruire les fidèles. Le clergé séculier joue un rôle important dans ce domaine mais les ordres religieux ne ménagent pas non plus leur peine. Les nouvelles congrégations fondées depuis le XVI^e siècle y prennent naturellement une place prépondérante à l'image de la Compagnie de Jésus, introduite à Bordeaux dès 1572 sous l'épiscopat de Mgr Prévost de Sansac, mais les anciennes y participent plus que l'on a bien voulu le croire. La Réforme n'est pas uniquement l'œuvre des Jésuites, des Visitandines ou des Filles de Notre-Dame². A Bordeaux, l'ordre des Dominicains, installé depuis le XIII^e siècle, retrouve un certain dynamisme comme le prouve son rôle dans le mouvement artistique de l'époque³.

Implantés à Bordeaux entre 1225 et 1260, grâce au soutien de la très influente famille Colom et des archevêques, les frères prêcheurs ou Dominicains s'étaient fixés dans les faubourgs nord, le long du chemin du Médoc, avant d'être absorbés par la construction de la dernière enceinte au début du XIV^e siècle⁴. Le couvent comprenait deux cloîtres et une église. Celle-ci était formée de trois nefs, celle qui était parallèle à la Garonne étant agrémentée de chapelles funéraires des protecteurs. La chapelle Saint-Hyacinthe était dévolue à la famille Lavie,

celle de Sainte-Catherine aux Grimard, celle de Saint-Pierre aux d'Alesme, celle de Saint-Thomas aux Pontac et celle de Notre-Dame-de-Pitié aux Lalanne⁵. Un premier cloître, assez petit, s'ouvrait au sud de l'église. Le second, plus vaste, situé à l'ouest, entre l'église et les vignes du couvent, fut détruit par une explosion en décembre 1619⁶. Dès les origines, les frères avaient joué un rôle important dans la vie religieuse des Bordelais mais, au fil du temps, la discipline s'était relâchée et les règles étaient moins observées. Les Dominicains de Bordeaux s'étant montrés peu enthousiastes à suivre les réformes engagées par le Père Sébastien Michaélis, l'initiative

* . . . CEMMC-Bordeaux III.

1. . B. Peyrous, *La réforme catholique à Bordeaux (1600-1719)*, Bordeaux, FHSO, 1995 ; Ph. Loupès, *L'apogée du catholicisme bordelais (1600-1789)*, Bordeaux, Mollat, 2001.
2. . Le bâti urbain de l'époque témoigne de l'importance de ces communautés religieuses. S. Lavaud (coord.), *Atlas historique des Villes de France, Bordeaux, T. II, Notice générale. La formation de l'espace urbain des origines à nos jours, Ausonius-Aquitania*, Bordeaux, 2009, p. 160-163.
3. . La réduction des communications et la fermeture du dépôt des Archives départementales de la Gironde ne nous a pas permis de consulter tous les documents dont nous aurions eu besoin dans le cadre de ce travail.
4. . Y. Renouard, *Bordeaux sous les rois d'Angleterre*, 3^e volume de l'*Histoire de Bordeaux*, Bordeaux, FHSO, 1965, p. 150-151.
5. . L. Desgraves, *Evocation du vieux Bordeaux*, Paris, Vivisques, 1989, p. 326.
6. . S. Lavaud (coord.), *Atlas... ouvr: cité*, III, *Sites et monuments*, p. 178.

fut extérieure à l'ordre⁷. Comme pour d'autres maisons religieuses installées en Guyenne, ce fut le cardinal François de Sourdis qui mena l'offensive à partir de 1614, avec le soutien du Père Secchi, maître général de l'ordre et du chapitre général qui, à Bologne, avait examiné le cas des couvents du royaume de France. La résistance acharnée des frères et notamment du prieur Guillaume Sicre fut cause de nombreuses péripéties entre 1614 et 1617. L'archevêque, coutumier des coups de force, profitant du séjour du roi Louis XIII à Bordeaux à l'occasion de son mariage, fit défoncer les portes du couvent et emprisonner quelques religieux réfractaires au Château-Trompette⁸. Finalement, au printemps 1617, le Père Pierre Dumy, ancien prieur de Troyes, qui avait été nommé prieur dès 1615, doté des pleins pouvoirs et soutenu par deux frères favorables à la réforme, prit les rênes du couvent, obligeant les récalcitrants à fuir et à se retirer dans un hospice dominicain, à Génissac, en Entre-deux-Mers.

Désormais, le couvent bordelais appliqua une réforme stricte, redonnant tout son sens aux études théologiques qui avaient fait la réputation de l'ordre. Le Père Gabriel Ranquet, qui avait succédé en 1619 au Père Dumy, décédé, rattacha le couvent à la congrégation dominicaine occitane de Michaélis en 1621. Le nouveau couvent attira grâce au renouveau de son enseignement. Les cours des Écritures saintes, d'histoire ecclésiastique, de philosophie séduisirent beaucoup de jeunes gens, comme François Combefis ou Jean-Baptiste Gonet. En 1644, le couvent comptait douze frères sous la direction du prieur Deidon. Il s'agissait des frères Jean-Baptiste Bucel, Antonin Alvarus, Hyacinthe Versoris, Sébastien Chanut, Pierre de Saint-Edouard, Bertrand Collonque, Solas, Raymond Barré, de Jehan, Jean Repub, Albert de Harstein et Augustin Desormeaux⁹. L'attrait de la vie consacrée ne se démentit pas tout au long du siècle puisqu'en 1695, on comptait 24 prêtres, 11 clercs et 10 frères convers soit 45 religieux résidents auquel il faudrait ajouter les frères de passage dans ce couvent « toujours chargé étant dans une ville de parlement et un des plus grands passages du Royaume »¹⁰.

Dans le paysage religieux bordelais, les frères prêcheurs se distinguèrent par leur piété mariale, piété exacerbée par la présence dans la ville et dans les campagnes environnantes d'une forte communauté calviniste jusqu'à l'époque de la Révocation. Comme souvent dans ces zones de contact, l'exaltation de la Vierge Marie prenait une connotation militante¹¹. L'évangile de l'Annonciation¹² avait servi de fondement depuis le Moyen Âge à la multiplication des prières, des invocations et des supplications à la Sainte Vierge. De là était née la dévotion du rosaire, la répétition 50 fois de suite de la salutation évangélique. Le frère Alain de la Roche avait joué un rôle déterminant dans l'essor de cette pratique dans la seconde moitié du XVe siècle¹³. L'on vit alors se multiplier les confréries du

psautier de la Vierge ou du rosaire, placées sous le patronage de la Vierge mais aussi, bien souvent, de Saint Dominique, les Dominicains obtenant peu à peu un monopole de fait sur ces confréries de dévotion. La papauté officialisa ce monopole, Pie V réservant, en septembre 1569, au seul Maître général de l'ordre l'autorisation des confréries extérieures à l'ordre¹⁴. Ces confréries s'étaient disséminées depuis les premières, fondées à Douai et Cologne, dans tout le royaume. On en trouvait en Rouergue, en Provence, en Languedoc, en Lyonnais aussi bien qu'en Limousin, en Bourgogne ou en Normandie. La ferveur mariale, liée à la réforme intérieure du couvent bordelais, est vraisemblablement à l'origine de l'initiative de la confrérie du Rosaire en 1634. Le contexte est alors favorable. Le retour des épidémies de peste en Europe à la fin des années 1620 a encouragé les pratiques de dévotion, les intercessions auprès de la Vierge du Rosaire¹⁵. La reprise des hostilités avec les protestants a galvanisé la piété mariale : lors du siège de La Rochelle en 1628, les assaillants catholiques ont récité le rosaire et les autorités ecclésiastiques ont fait distribuer des chapelets, petites chaînes destinées à égrener les Ave Maria. L'édition religieuse aussi s'intéresse au rosaire avec pas moins de 16 titres sur le territoire français entre 1601 et 1630. Enfin, les autorités suprêmes de l'ordre soutiennent cette pratique. A la suite de l'instruction du Maître Serafino Sicci en mars 1626, les chapitres de 1628 et 1629 encouragent le Rosaire dans l'ensemble de la chrétienté en ordonnant dans toutes les églises de l'ordre une récitation publique trois fois par semaine¹⁶.

La confrérie du rosaire du couvent de Bordeaux reste peu connue. Elle était l'une des seize confréries existant à Bordeaux en 1600¹⁷. L'on sait que dans l'église, l'une des

7. . B. Peyrous, *ouvr. cité*, p. 393.

8. L'archevêque se fit remarquer par d'autres excès au cours du séjour royal. Voir, L. Coste, « Bordeaux en fête. Les noces de Louis XIII et d'Anne d'Autriche », dans *La fête en Aquitaine*, Actes du Congrès d'Etudes régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest (Arcachon, 12-13 mai 2007), Bordeaux, FHSO-SAHPB, 2008, p. 241.

9. . A.D.Gir. G 621.

10. B. Peyrous, *ouvr. cité*, p. 762-764.

11. Ceci a été très bien analysé pour le Languedoc. Voir R. Sauzet, *Contre-Réforme catholique en Bas-Languedoc au XVII^e e siècle. Le diocèse de Nîmes de 1598 à 1694, étude de sociologie religieuse*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1978.

12. Luc 1, 26-38.

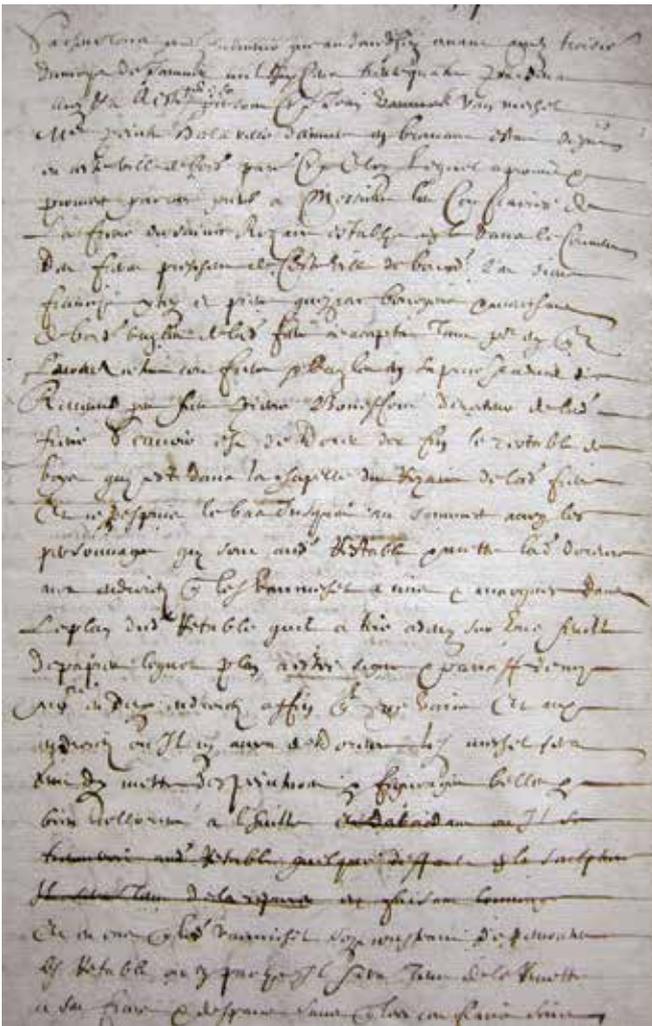
13. *Dictionnaire de spiritualité*, vol. 13, Paris, 1988, col. 948.

14. Id, col. 954.

15. Bordeaux a été touché. L. Coste, « Bordeaux et la peste dans la première moitié du XVII^e siècle », dans *Annales du Midi*, 1998, p. 457-480.

16. *Dictionnaire de spiritualité, ouvr. cité*, col. 964.

17. B. Peyrous, *ouvr. cité*, p. 32, 61.



Le contrat. ADGir 3 E 12489 f° 59. Cl. L. Coste.



trois absides s'ouvrant sur le transept, celle de gauche, était dédiée au rosaire¹⁸. Cette confrérie était dirigée par des bayles et un directeur. En 1634, les bayles étaient deux bourgeois et marchands, François Itey et Pierre Caizac, tandis que Pierre Bonnefont était directeur. Au nom de la confrérie, les trois hommes signent, le 3 janvier 1634, un contrat avec un maître peintre d'Anvers, Jean Van Mechel¹⁹. Sans doute s'agit-il du même personnage que ce Jan van Mechelen qui, la même année 1634, vendit plus de 180 tableaux, la plupart de dévotion, à des marchands bordelais. Né en 1587, formé à Anvers, ce double titre de maître peintre et de marchand indiquerait une double activité, dans l'art et le commerce d'art, ce qui n'était pas rare à l'époque²⁰. Le contrat prévoyait « *de dorer d'or fin le restable de boys qui est dans la chapelle du rozaire de la dite frérie et ce depuis le bas jusques au sommet avec les personnages quy sont audit restable et mettre ladite dorure aux... les... bannières ... et marqués dans le plan dudit restable qu'il a tiré à demy sur une feuille de papier* » (fig. 1). L'on retrouve ici les dorures, caractéristique du goût pour la magnificence des églises mais aussi fréquent dans les retables d'inspiration flamandes²¹. Le notaire déclarait signer et parafer le dessin en deux endroits différents. On y voit donc uniquement la moitié gauche du retable, la partie droite reproduisant à l'identique celle-ci par symétrie (fig. 2). A la base, on distingue des trophées composés d'objets culturels encadrant un épais fleuron d'acanthé soutenant une coquille, tandis que des angelots encadrent ce qui semble un dé de marbre polychrome. Au dessus se dressent des colonnes cannelées, revêtues sur le tiers inférieur de feuilles de vignes et de grappes de raisins, symbole eucharistique, surmontées d'un entablement richement décoré d'enroulements de fleurons et de têtes d'angelots. Enfin, sur un fronton triangulaire à l'antique, un ange, toutes ailes déployées, tenant une palme dans sa main droite, tendait sa main gauche portant un chapelet vers le sommet du retable (fig. 3). La niche centrale est décorée d'un cœur transpercé, le cœur de Marie, allusion à la parole de l'Évangile « *et toi-même un glaive te transpercera l'âme* »²² et aux mystères douloureux médités par les fidèles lors de la récitation du rosaire (fig. 4). Le travail devait être « *fait et accompli de tous pointz bien et ... dans le jour et feste de l'ascension de nostre seigneur (l'assomption qu'est dans est rayée) prochain venant ou plustost s'il luy est possible* » pour la somme de 640 livres payables en quatre échéances²³. Ainsi, à partir de l'été 1634, les confrères purent faire leurs dévotions devant un retable totalement rénové²⁴. Ils pouvaient y écouter un frère guider la méditation, peut-être le frère Antonin Alvarez, auteur quelques années plus tard, en 1641, d'une *Instruction pour les confrères du saint rosaire*²⁵. Ces dévotions pouvaient en vertu des décisions pontificales apporter aux confrères une indulgence plénière, s'ils se confessaient et communiaient lors de leur réception dans le corps, s'ils

assistaient à la procession du premier dimanche du mois et lors des fêtes mariales, enfin, à l'heure de leur mort s'ils se confessaient et communiaient²⁶ (fig. 5).

Mais la spiritualité des Dominicains et de leurs pieux laïcs ne se résumait pas au seul rosaire. D'autres dévotions connaissaient alors un fort développement dans le peuple catholique, comme l'adoration du Saint-Sacrement, adoration de l'hostie consacrée, placée dans un ostensor en forme de soleil et exaltation du dogme de la transsubstantiation, réaffirmée lors du concile de Trente mais rejetée par les huguenots voisins. Mais cette dévotion n'était pas l'apanage des Dominicains, encore moins du clergé régulier et les tensions avec le clergé paroissial furent fréquentes. Le jour de la saint Dominique 1643 les Dominicains exposèrent dans leur église le Saint-Sacrement sans en demander la permission à l'archevêque. Or s'appuyant sur la législation tridentine, les autorités épiscopales, à Bordeaux et dans le reste du royaume, avaient interdit aux religieux d'exposer le Saint-Sacrement sans autorisation. Il s'agit ici d'un des aspects du conflit entre les autorités épiscopales et le monde des réguliers, qui, en s'appuyant sur ses privilèges et exemptions, voulait agir en toute indépendance. L'archevêque ayant, par représailles, interdit aux Jacobins de prêcher et de confesser, l'affaire fut portée devant le parlement de Bordeaux, le conseil du roi et le Saint-Siège. Le chapitre conventuel du 9 juillet 1644 eut beau protester de sa fidélité et promettre de ne

18. L. Desgraves, *ouvr. cité*, p. 327.

19. A.D.Gir. 3 E 13489 f° 59.

20. J.-Ph. Maisonnavé, « Tableaux religieux des églises de Bordeaux (XVIIe siècle-première moitié du XVIIIe siècle) », *Revue archéologique de Bordeaux*, T. XCIII, 2002, p. 171 ; P. Roudié, « Document concernant la vente de tableaux flamands », *Société archéologique de Bordeaux*, T. LXXVIII, 1987, p. 82 ; *Allgemeines Lexicon des bildenden Künstler von der Antike bis zur Gegenwart*, T. XXIV, Leipzig, 1930, p. 324.

21. P. Roudié, *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, SOBODI, 1975, p. 334.

22. Luc, 2, 34-35.

23. Une première de 150 livres à la signature, une deuxième de 200 en février, une troisième de 150 en mars et une dernière à la livraison de 150, ce qui fait 650 livres et non 640.

24. Il s'agit alors d'un des rares retables que l'on trouve à Bordeaux. Sur 72 chapelles et autels dénombrés à Bordeaux en 1655, on ne comptait que 8 retables. B. Balendrade, *Pastorale tridentine et iconographie religieuse dans le diocèse de Bordeaux (1600-1789)*, Maîtrise sous dir. J.-P. Poussou, Bordeaux III, 1987, p. 41.

25. *Dictionnaire de Spiritualité*, *ouvr. cité*, col. 968. Malgré des recherches poussées, nous n'avons pu retrouver la trace de cette publication. Un prieur d'un couvent du diocèse d'Albi s'appelaient Antonin Alvarus.

26. *Les Quinze mystères du sacré Rosaire de la Très Sainte Vierge en la manière qu'on les récite en l'église des FF Prêcheurs de la Ville de Bordeaux*, Bordeaux, Albespy, 1717.



Fig. 4. - Cœur brisé,
haut du retable.

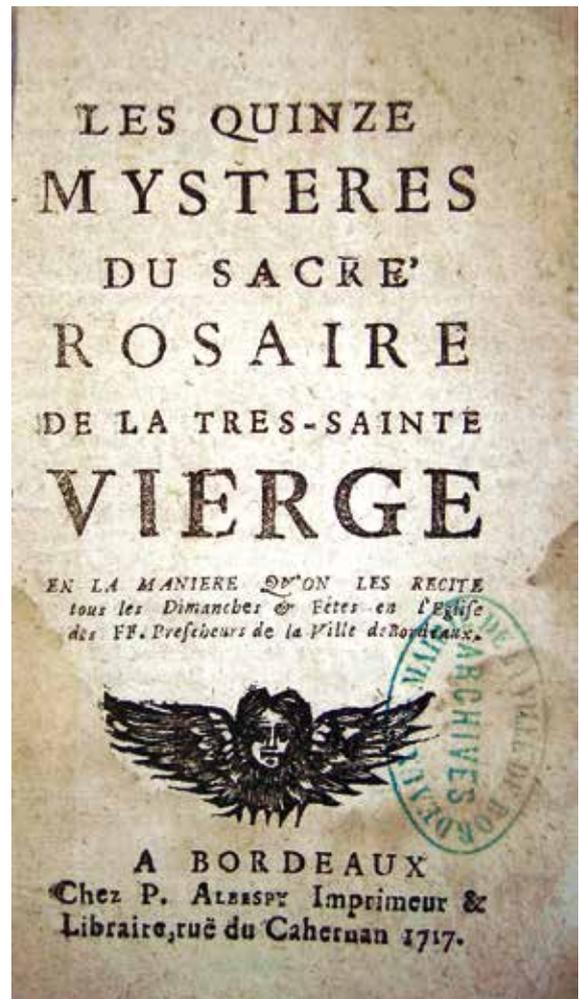


Fig. 5. - Page de couverture
Les Quinze mystères...

plus exposer le Saint-Sacrement sans autorisation épiscopale²⁷, la querelle reprit de plus belle le 4 août. Les arrêts du conseil du roi des 7 et 14 octobre 1644, le bref d'Innocent X du 7 février 1645 semblèrent donner satisfaction aux religieux mais Henry de Sourdis devait obtenir une victoire posthume le 16 mars 1646 lorsque, par un revirement inspiré par le haut clergé, le conseil du roi cassant ses arrêts précédents, redonna la prééminence à l'ordinaire²⁸.

Ainsi, l'ordre des Prêcheurs peut légitimement s'enorgueillir d'avoir contribué à l'éclat de la réforme catholique en Bordelais. Malheureusement, le couvent devait pâtir d'une implantation devenue gênante. Après la révolte antifiscale de 1675, dite du papier timbré, le pouvoir royal résolut d'agrandir rapidement le Château-Trompette et de l'entourer d'un vaste glacis. Un quartier entier et les antiques Piliers de Tutelle, symbole de la grandeur antique de Bordeaux, furent détruits ainsi que le couvent des Dominicains situé beaucoup trop près de la forteresse. La démolition de l'ensemble, estimé 300000 livres, eut lieu en 1678²⁹. Les Frères se retrouvèrent donc sans toit, hébergés tant bien que mal dans la cité jusqu'à l'édification d'un nouvel ensemble conventuel. Que devint le retable évoqué ici ? Il semble avoir disparu puisque le 23 avril 1693, Pierre et Jean Berquin, sculpteurs, promettaient d'exécuter contre 1150

livres un retable pour la chapelle Notre-Dame du Rosaire³⁰. L'ancien retable avait-il été laissé dans l'église démolie, les Dominicains, plus ou moins à la rue, n'ayant pas eu les moyens de sauvegarder les ornements monumentaux de leur couvent, fut-il enlevé, gardé mais finalement jugé en trop mauvais état ou voulut-on se mettre au goût du jour, il est difficile de trancher, d'autant que l'on ignore, faute de détails, si le retable actuel de la chapelle située à gauche du chœur est bien celui commandé en 1693³¹. En tout cas, si le Bordeaux médiéval y perdit l'un de ses plus beaux couvents, le Bordeaux du Grand Siècle vit s'élever à partir de 1684 l'église du Chapelet, l'un des plus beaux témoignages du baroque bordelais.

27. A.D.Gir. G 621.

28. B. Peyrous, *ouvr. cité*, p. 686-688. La fermeture des Archives n'a pas permis d'approfondir le dossier et d'en connaître la conclusion.

29. Ch. Taillard, *Bordeaux à l'âge classique*, Bordeaux, Mollat, 1997, p. 53.

30. Ch. Chauliac, « Histoire de l'église Notre-Dame de Bordeaux et du couvent des RR. PP. Dominicains », *Revue catholique de Bordeaux*, 1881, p. 424.

31. P. Roudié, *Historique de l'église Notre-Dame de Bordeaux*, mai 1972, notice dactylographiée, Service régional de l'Inventaire. Dossier église Notre-Dame, p. 7.